



La Connaissance,
la Vérité,
la Science



D'Aristote à la révolution
galiléenne



Qu'est-ce que « connaître » ?

- Dans le langage familier, le verbe « connaître » est probablement le plus souvent employé avec un complément d'objet désignant une personne comme dans ces exemples :

- « Tu connais quelqu'un ici ? »
- « Celui-là, je le connais. »
- « Vous connaissez Charles et Yvette, n'est-ce pas? »

La langue ordinaire a d'ailleurs réifié* l'adjectif «inconnu» pour désigner une personne : un inconnu.

- « Connaître » est donc primitivement « reconnaître », savoir que l'on a déjà perçu un objet ou encore associer des perceptions présentes à un ensemble de perceptions passées.

Texte : NIETZSCHE (1881 – 1882)
...ce besoin du déjà-connu

« L'explication suivante m'a été suggérée dans la rue : j'entendais un homme du peuple dire : « il m'a reconnu » — et je me demandais aussitôt : qu'est-ce que le peuple peut bien entendre par connaissance ? Que veut-il, quand il veut de la « connaissance » ? Rien d'autre que ceci : ramener quelque chose d'étranger à quelque chose de *connu*. Et nous autres philosophes — aurions-nous entendu *davantage* par le terme : connaissance ? Le connu signifie : ce à quoi nous sommes assez habitués pour ne plus nous en étonner, notre vie quotidienne, une règle quelconque dans laquelle nous serions engagés, toute chose familière enfin : — qu'est-ce à dire ? notre besoin de connaissance ne serait-il pas justement ce besoin du déjà-connu ? La volonté de trouver parmi tout ce qu'il y a d'étranger, d'extraordinaire, de douteux, quelque chose qui ne soit plus pour nous un sujet d'inquiétude ? Ne serait-ce pas *l'instinct de la crainte* qui nous incite à connaître ? La jubilation de celui qui acquiert une connaissance ne serait-elle pas la jubilation même du sentiment de sécurité recouvré ?... »



L'intuition sensible nouvelle

- En découvrant la racine de toute activité de connaître dans la re-connaissance, nous adoptons une perspective *empirique**. En effet, la source unique de toute intellection se trouve dans *l'intuition** *sensible*.
- D'un point de vue évolutionniste, il est sans doute intéressant que les animaux craignent l'apparition d'un objet qu'ils ne peuvent reconnaître d'aucune façon. Un objet totalement inconnu est naturellement craint.

🔊 Texte 21: ÉPICURE, 342-270, p.157

La connaissance libère de la crainte

- Celui qui ne connaît pas à fond la nature de l'univers, mais se contente de conjectures* mythologiques, ne pourra pas se délivrer de la crainte qu'il éprouve en face des choses les plus importantes, de sorte que sans l'étude de la nature il n'est pas possible d'avoir des plaisirs purs.
- *Paroles d'Épicure n°49, in Doctrines et Maximes*
- Car ce qu'il nous faut désormais pour la vie, ce ne sont pas des théories sans raison et des opinions vaines, c'est une doctrine qui nous permette de vivre sans trouble. Or, pour nous assurer une assiette inébranlable, il suffit d'expliquer toutes choses, en restant d'accord avec les phénomènes, par plusieurs hypothèses également possibles.
- *Lettre à Pythoclès*

Texte : Nietzsche, Friedrich, 1888

“Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu, cela soulage, rassure, satisfait, et procure en outre un sentiment de puissance. Avec l'inconnu, c'est le danger, l'inquiétude, le souci qui apparaissent -- le premier mouvement instinctif vise à éliminer ces pénibles dispositions. Premier principe : n'importe quelle explication vaut mieux que pas d'explication du tout. Comme au fond il ne s'agit que d'un désir de se débarrasser d'explications angoissantes, on ne se montre pas très exigeant sur les moyens de les chasser : la première idée par laquelle l'inconnu se révèle connu fait tant de bien qu'on la « tient pour vraie ». La preuve du plaisir (ou de l'efficacité) comme critère de la vérité... Ainsi, l'instinct de causalité est provoqué et excité par le sentiment de crainte. Aussi souvent que possible le « pourquoi ? » ne doit pas tant donner la cause pour elle-même qu'une certaine sorte de cause : une cause rassurante, qui délivre et soulage. Que soit posé comme cause quelque chose de déjà connu, vécu par l'expérience, inscrit dans la mémoire, c'est la première conséquence de ce besoin. Tout ce qui est nouveau, inouï, inconnu, est exclu en tant que cause. Ainsi, on ne se contente pas de rechercher comme cause un certain genre d'explications, mais bien une catégorie soigneusement sélectionnée et privilégiée d'explications, celles qui permettent d'éliminer le plus vite et le plus fréquemment le sentiment d'inconnu, de nouveau, d'inouï : c'est-à-dire les explications les plus courantes... Conséquence : un certain type d'explication causale l'emporte de plus en plus, se condense en système, et finit par dominer tout à fait, ou plutôt par éliminer, purement et simplement les autres causes et explications. Le banquier pense aussitôt aux « affaires », le chrétien au « péché », la jeune fille à son amour.”

■ *Le Crépuscule des idoles, Les quatre grandes erreurs, § 5, Gallimard, p. 5.*



La connaissance entraîne la dénomination

- Un objet que l'on peut désigner comme connu va être nommé. Une connaissance très imparfaite s'accompagne de désignations très vagues : « Cette chose, je l'ai déjà vue mais je ne sais pas comment ça s'appelle... », « Cet homme, je le connais mais j'ai oublié son nom. »
- Connaître c'est pouvoir donner une étiquette, un nom et pouvoir le définir. « Je le connais bien, c'est Eugène, le comptable de la menuiserie. » « Ce champignon, c'est un satyre puant, un champignon qui ressemble à un zizi et qui pue en se décomposant. »



Stabilité de l'objet connu

- Cette reconnaissance, que je présente comme la première pierre de l'édifice de la connaissance, requiert évidemment une certaine stabilité de l'objet d'enquête. Je reconnâtrai quelqu'un qui a changé de coupe de cheveux si et seulement si d'autres traits sont restés identiques. Il faut bien que quelque chose soit reconnu ! Mieux : c'est la reconnaissance de caractères persistants dans un objet qui nous permet d'en connaître le changement.
- Les philosophes de l'Antiquité ont souligné l'importance de ce problème pour la théorie de la connaissance. La condition pour que nous puissions recueillir quelques bribes de connaissances est qu'au milieu du flux perpétuel du changement nous reconnaissons des îlots de permanence.



L'idéalisme platonicien

- Pour Platon, connaître c'est contempler ce qui dans l'objet est immuable, éternel, fixe : l'**idée** de cet objet. Un lièvre sera toujours un lièvre -- même quand ce lièvre que j'observe sera mort -- car tous les lièvres ne font que reproduire l'idée éternelle du lièvre.
- Platon s'insurge donc contre la philosophie d'Héraclite* (le premier philosophe qualifié d'"obscur") dont le mot d'ordre était "Tout coule". Si l'univers était seulement impermanence, jamais nous n'aurions la possibilité d'en rien connaître.

Texte 22: Héraclite (VIe-Ve siècle), Magnard, p. 43.

Héraclite (v. 540-v. 475 av. J.-C.), philosophe grec qui affirmait que le feu est la source primordiale de la matière et que l'Univers entier se trouve en continuel devenir. Il est né à Éphèse, ancienne cité grecque de l'Asie Mineure, située dans la Turquie actuelle. En raison de sa vie solitaire et de sa philosophie absconse et misanthropique, on le nomma parfois l'«Héraclite l'Obscur».

« On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve. »



Qu'est-ce que c'est ?

- La question première, originelle devant tout objet non reconnu est : “Qu'est-ce que c'est ?”. Elle est adressée à l'entourage par l'enfant, qui souhaite que quelqu'un lui dise qu'il reconnaît l'objet désigné et qu'éventuellement il lui donne un nom.
- Une *définition* est une réponse à la question “Qu'est-ce que c'est ?” en même temps qu'une clé pour une reconnaissance future d'objets semblables. La question première engendre ainsi une action classificatoire qui est la première construction de connaissances. L'objet reconnu a des caractéristiques communes avec des objets déjà reconnus autrefois et ces caractéristiques sont celles de la définition qui leur est commune.
- Mais si connaître c'est d'abord reconnaître ce qui est semblable, c'est aussi, dans un deuxième temps, reconnaître les différences. Dans tous les cas, définir c'est dire ce qui est *essentiel, ce sans quoi l'objet ne serait pas ce qu'il est.*



Texte 23 : Aristote, p. 158.

- Pour Aristote, la faculté de connaître, l'intellect, est l'essence de l'homme. En cultivant son intellect, l'homme réalise ce qu'il est essentiellement et par là-même il est heureux.
- « L'activité de l'intellect l'emporte apparemment par son sérieux, et ne tend à aucune fin en dehors d'elle-même ; elle semble aussi posséder un plaisir achevé qui lui est propre, et qui augmentera cette activité même ; enfin, la suffisance à soi-même, le loisir et l'absence de fatigue qui sont accessibles à un homme, ainsi que tous les autres caractères dont on fait le lot du bienheureux, se présentent comme liés à cette activité. Elle sera dès lors le bonheur achevé de l'homme pourvu qu'elle remplisse la longueur achevée de la vie, car rien d'inachevé ne compte parmi les éléments du bonheur. » (Suite *in* Magnard)



Savoir pour prévoir

- Pourtant la connaissance n'est pas seulement un instrument qui éloigne la peur et permet de vivre dans la sérénité de la sagesse.
- Connaître permet de **prévoir un effet**. Bien connaître quelqu'un permet de savoir comment il réagira dans telles ou telles circonstances. Connaître une maladie c'est aussi savoir comment elle va évoluer. La connaissance est une saisie de ce qui reste invariant dans les changements, une familiarité avec la répétition des phénomènes.

COMTE, Des lois pour prévoir

« Sans doute, quand on envisage l'ensemble complet des travaux de tout genre de l'espèce humaine, on doit concevoir l'étude de la nature comme destinée à fournir la véritable base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature, puisque la connaissance des lois des phénomènes, dont le résultat constant est de nous les faire prévoir, peut seule évidemment nous conduire, dans la vie active, à les modifier à notre avantage les uns par les autres. Nos moyens naturels et directs pour agir sur les corps qui nous entourent sont extrêmement faibles, et tout à fait disproportionnés à nos besoins. Toutes les fois que nous parvenons à exercer une grande action, c'est seulement parce que la connaissance des lois naturelles nous permet d'introduire, parmi les circonstances déterminées sous l'influence desquelles s'accomplissent les divers phénomènes, quelques éléments modificateurs, qui, quelque faibles qu'ils soient en eux-mêmes, suffisent, dans certains cas, pour faire tourner à notre satisfaction les résultats définitifs de l'ensemble des causes extérieures. En résumé, science, d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action. »

DESCARTES, *Discours de la méthode*, VI, 1637.

« Car elles (les notions de physique) m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative*, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

Prévision et vérité



- La connaissance rend possible la prévision qui à son tour permet l'action efficace sur le monde.
- Lorsque la prévision n'est pas observée, la connaissance dont elle est tirée est *fausse*. Une connaissance *vraie* permet de réaliser des prévisions qui se vérifient par des observations.
- Ainsi, la vérité est la propriété des énoncés qui donnent des informations sur l'état du monde – passé, présent ou futur. Un énoncé ne peut être « vrai » que s'il peut être testé.





Texte 26 : William JAMES, 1907, p. 160.

- « La vérité est un *événement* qui se produit pour une idée. Celle-ci *devient* vraie ; elle est *rendue* vraie par certains faits. Elle acquiert sa *vérité* par un travail qu'elle effectue, par le travail qui consiste à se vérifier elle-même, qui a pour but et pour résultat sa *vérification*. »
- Ceci est une conception moderne de la vérité: si les théories ne correspondent pas aux faits, plutôt que de nier les faits, il faut changer les théories.



Texte 26 : Galilée, p. 180

- Une vérification est d'autant mieux possible qu'une connaissance est exprimée en termes quantitatifs. La nature est descriptible en termes mathématiques.
- (...) Galilée : « La philosophie est écrite dans ce livre immense perpétuellement ouvert devant nos yeux (je veux dire : l'Univers), mais on ne peut le comprendre si l'on n'apprend pas d'abord à connaître la langue et les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles, et d'autres figures géométriques sans l'intermédiaire desquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot. »



Le positivisme, p.163.

Texte 27 : Auguste COMTE, 1844.

- (...) L'esprit humain renonce désormais aux recherches absolues qui ne concernaient que son enfance et circonscrit ses efforts dans le domaine, dès lors rapidement progressif, de la véritable observation, seule base possible des connaissances vraiment accessibles, sagement adaptées à nos besoins réels. La logique spéculative* avait jusqu'alors consisté à raisonner, d'une manière plus ou moins subtile, d'après des principes confus, qui, ne comportant aucune preuve suffisante, suscitaient toujours des débats sans issue. Elle reconnaît désormais, comme *règle fondamentale*, que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible.

Déduction* et logique spéculative*

- La science de l'Antiquité et du Moyen-âge était essentiellement *déductive*.
- A partir de la connaissance d'une idée générale (l'essence), on peut *déduire* des considérations particulières. Des déductions pratiquées au départ d'une analyse conceptuelle imprudente permettent malheureusement l'exercice de ce qu'Auguste Comte appelait, dans le texte précédent, la « logique spéculative ».
- Aristote, par exemple, convaincu que le poids est ce qui attire les corps vers la Terre, en déduit naturellement qu'un objet d'un poids deux fois plus grand qu'un autre tombera au sol deux fois plus vite. Il faudra attendre que Galilée réalise l'expérience pour remettre en question cette déduction.

Enfer et chaleur

Un exemple amusant de logique spéculative a circulé récemment sur Internet. Bien que son authenticité me paraisse suspecte, je vous le propose ici parce qu'il m'a fait beaucoup rire ! (Merci à mon ami Daniel Delalande d'avoir attiré mon attention là-dessus.)

« Voici la version d'une question "bonus" de chimie posée à l'université de Nanterre. La réponse d'un étudiant a été si loufoque que le professeur l'a partagée avec ses collègues, via Internet, et c'est pourquoi vous avez le plaisir de la lire »

Question Bonus: « l'enfer est-il exothermique¹ ou endothermique² »

(1 : évacue la chaleur, 2 : absorbe la chaleur)

La plupart des étudiants ont exprimé leur croyance en utilisant la loi de Boyle (si un gaz se dilate il se refroidit et inversement) ou ses variantes. »

Cependant, un étudiant eut la réponse suivante:

La meilleure copie

Premièrement, nous avons besoin de connaître comment varie la masse de l'enfer avec le temps. Nous avons besoin de connaître à quel taux les âmes entrent et sortent de l'enfer.

Je pense que nous pouvons assumer sans risque qu'une fois entrées en enfer, les âmes n'en ressortiront plus. Du coup aucune âme ne sort.

De même pour le calcul du nombre d'entrées des âmes en enfer, nous devons regarder le fonctionnement des différentes religions qui existent de par le monde aujourd'hui. La plupart de ces religions affirment que si vous n'êtes pas membre de leur religion, vous irez en enfer. Comme il existe plus d'une religion exprimant cette règle, et comme les gens n'appartiennent pas à plus d'une religion, nous pouvons projeter que toutes les âmes vont en enfer...

Maintenant, regardons la vitesse de changement de volume de l'enfer parce que la Loi de Boyle spécifie que « pour que la pression et la température restent identiques en enfer, le volume de l'enfer doit se dilater proportionnellement à l'entrée des âmes ». Par conséquent cela donne deux possibilités:

- 1) si l'enfer se dilate à une moindre vitesse que l'entrée des âmes en enfer, alors la température et la pression en enfer augmenteront indéfiniment jusqu'à ce que l'enfer éclate.
- 2) si l'enfer se dilate à une vitesse supérieure à la vitesse d'entrée des âmes en enfer, alors la température diminuera jusqu'à ce que l'enfer gèle.

Laquelle choisir ?

Si nous acceptons le postulat de ma camarade de classe Jessica m'ayant affirmé durant ma première année d'étudiant « Il fera froid en enfer avant que je couche avec toi », et en tenant compte du fait que j'ai couché avec elle la nuit dernière, alors l'hypothèse 2 doit être vraie. Ainsi, je suis sûr que l'enfer est exothermique et a déjà gelé ... Le corollaire de cette théorie c'est que comme l'enfer a déjà gelé, il s'ensuit qu'il n'accepte plus aucune âme et du coup qu'il n'existe plus... Laissant ainsi seul le Paradis, et prouvant l'existence d'un Être divin ce qui explique pourquoi, la nuit dernière, Jessica n'arrêtait pas de crier "Oh....mon Dieu !...."

(Cet étudiant est le seul ayant reçu la note 20/20)

Induction*

- La science moderne *induit* des *hypothèses* (lois générales et théories) **à partir d'observations.**
- Quand les hypothèses sont formulées, les scientifiques en **déduisent** des **conséquences observables** qui doivent être confrontées aux **faits.**



Texte 29 : François JACOB, 1979, p.163

- « Je crois que le cerveau humain a une exigence fondamentale : celle d'avoir une représentation unifiée et cohérente du monde qui l'entoure, ainsi que des forces qui animent ce monde. Les mythes, comme les théories scientifiques, répondent à cette exigence humaine. Dans tous les cas, et contrairement à ce qu'on pense souvent, il s'agit d'expliquer ce qu'on voit par ce qu'on ne voit pas, le monde visible par un monde invisible qui est toujours le produit de l'imagination. Par exemple, on peut regarder la foudre comme l'expression de la colère divine ou comme une différence de potentiel entre les nuages et la Terre ; on peut regarder une maladie comme le résultat d'un sort jeté à une personne, ou comme le résultat d'une infection virale, mais, dans tous les cas, ce qu'on invoque comme cause ou système d'explication, ce sont des forces invisibles qui sont censées régir le monde.



Texte 29 (suite).

- Par conséquent, qu'il s'agisse d'un mythe ou d'une théorie scientifique, tout système d'explication est le produit de l'imagination humaine. La grande différence entre mythe et théorie scientifique, c'est que le mythe se fige. Une fois imaginé, il est considéré comme la seule explication du monde possible. Tout ce qu'on rencontre comme événement est interprété comme un signe qui confirme le mythe. Une théorie scientifique fonctionne de manière différente. Les scientifiques s'efforcent de confronter le produit de leur imagination (la théorie scientifique) avec la « réalité », c'est-à-dire l'épreuve des faits observables. De plus, ils ne se contentent pas de récolter des signes de sa validité, ils s'efforcent d'en produire d'autres, plus précis, en la soumettant à l'expérimentation. Et les résultats de celle-ci peuvent s'accorder ou non à la théorie. Et si l'accord ne se fait pas, il faut jeter la théorie et en trouver une autre.
- Ainsi le propre d'une théorie scientifique est d'être tout le temps modifiée ou amendée. »

Texte 30 : Karl Popper, la falsification

- « A l'aide d'autres énoncés préalablement acceptés, l'on déduit de la théorie certains énoncés singuliers que nous pouvons appeler « prédictions » et en particulier des prévisions que nous pouvons facilement contrôler ou réaliser. Parmi ces énoncés l'on choisit ceux qui sont en contradiction avec elle. Nous essayons ensuite de prendre une décision en faveur (ou à l'encontre) de ces énoncés déduits en les comparant aux résultats des applications pratiques et des expérimentations.
- Si cette décision est positive, c'est-à-dire si les conclusions singulières se révèlent acceptables, ou vérifiées, la théorie a provisoirement réussi son test : nous n'avons pas trouvé de raisons de l'écarter. Mais si la décision est négative ou, en d'autres termes, si, les conclusions ont été falsifiées, cette falsification falsifie également la théorie dont elle était logiquement déduite. Il faudrait noter ici qu'une décision ne peut soutenir la théorie que pour un temps car des décisions négatives peuvent toujours l'éliminer ultérieurement. Tant qu'une théorie résiste à des tests systématiques et rigoureux et qu'une autre ne la remplace pas avantageusement dans le cours de la progression scientifique, nous pouvons dire que cette théorie a « fait ses preuves » ou qu'elle est « corroborée ». »
- Popper, K., *La Logique de la découverte scientifique* (1934), Paris, Ed. Payot, 1973, pp 29-30.



Science et fausse science

- L'existence ou la non-existence de **conséquences observables** est un des critères de démarcation entre les sciences et les fausses sciences.
- Une théorie qui n'aurait aucune conséquence observable n'est pas testable et ne nous apprend effectivement rien sur le monde.
- Pouvez-vous formuler des idées (provenant de mythes, de religions, de campagnes de pub...) qui sont présentées comme vraies mais n'ont aucune conséquence testable ?

Texte : astrologie et homéopathie, Sokal, Alan

(...) des systèmes de pensée font croire en des théories ou des phénomènes que la science moderne rejette comme radicalement invraisemblables. Par exemple, que la trajectoire des planètes peut influencer le cours des vies humaines - au-delà des effets physiques bien connus comme la trajectoire d'un astéroïde il y a 65 millions d'années qui a vraisemblablement eu un effet profond sur la vie sur Terre -, que des substances diluées jusqu'à ne plus laisser subsister la moindre molécule du remède peuvent néanmoins avoir des effets thérapeutiques, ou encore que prier à distance pour des malades peut accélérer leur guérison. Parce que ces doctrines prétendent s'appuyer sur des faits dont chacun pourrait faire l'expérience, alors qu'il ne s'agit que de témoignages douteux, on les appelle « pseudosciences ».

Sokal, A., *Pseudosciences et postmodernisme*, Paris : Odile Jacob, 2005, p. 40.

Texte : médecines alternatives,

Aulas, Jean-Jacques

L'apport épistémologique de Karl Popper est inestimable. La pertinence de son critère de démarcation ou de falsification permet un repérage simple des assertions pseudoscientifiques. Par exemple, l'énoncé : « Il existe dans cette pièce un fantôme qui se cache dès qu'on l'observe » n'est pas un énoncé scientifique, car il est impossible de le réfuter. Il s'agit d'un énoncé pseudo-scientifique. En revanche, l'énoncé : « Il existe dans la pièce où je vis une modification très particulière de la loi de gravitation puisque lorsque je lâche un objet, celui-ci, au lieu de tomber, monte en l'air », bien que fort curieux, est testable et donc du registre de l'investigation scientifique.

Dès lors, il est clair que les ratés de la pensée rationnelle à l'origine des théorisations pseudo-scientifiques des médecines alternatives recouvrent strictement les mêmes phénomènes et les mêmes mécanismes que ceux qui sont en jeu par exemple dans le domaine de la parapsychologie. Ainsi, la croyance à l'effet pharmacodynamique des remèdes homéopathiques est strictement du même ordre que la croyance aux fantômes et la croyance aux méridiens de l'acupuncture et aux échanges énergétiques recouvre les mêmes illusions que la croyance à la transmission de pensée.

La plus grande illusion qui baigne le cerveau de nos pseudo-scientifiques parallèles est celle qui a étayé durant des siècles la pensée scolastique moyenâgeuse : l'illusion du *post hoc ergo propter hoc*, formule qui signifie littéralement « après cela, donc à cause de cela ».

AULAS, Jean-Jacques, *LES MÉDECINES DOUCES, Des illusions qui guérissent*, Paris : Odile Jacob, 1993, page 73 – 74.

Une double illusion

- La réflexion épistémologique conduit à penser que seule la science nous permet d'obtenir des connaissances réelles autorisant des prédictions effectives.
- Elle peut également nous prémunir d'une double illusion :
 - L'augmentation du savoir s'accompagnerait d'une diminution de l'ignorance.
 - La science donnerait un sens à la vie.

Le savoir engendre l'ignorance

L'acquisition d'une connaissance nouvelle signifie toujours nécessairement l'apparition d'un certain nombre de questions dont la formulation n'était pas possible auparavant.

Ceci revient à dire que l'accroissement du savoir engendre inévitablement un accroissement de l'inconnu. Ce dernier ne peut plus être pensé sur le modèle d'une peau de chagrin qui se rétrécirait chaque fois qu'un petit morceau en serait enlevé. En réduisant l'ignorance d'un côté, nous l'étendons inexorablement d'un autre côté.

La science ne donne aucun sens à nos vies

Il nous faut aussi renoncer à l'illusion suivant laquelle la science donnerait un sens.

Elle ne s'occupe en effet ni des fins ni des valeurs. Elle ne dit pas ce que sont le bien et le mal. Elle ne nous console en aucune façon lorsque nous sommes désespérés.

Pour se rassurer, l'homme du XXI^e siècle n'est pas beaucoup mieux nanti que l'homme de l'Antiquité : il doit lui aussi se tourner vers les religions et les mythes. Mais attention ! Richard Dawkins nous le rappelle dans le texte suivant « ce n'est pas parce que la science ne peut répondre à une question que la religion le peut. »

Texte : Science et Théologie, Dawkins, Richard.

« À en croire un cliché fastidieux (et qui à la différence de beaucoup d'autres n'est même pas vrai), la science s'occuperait du *comment* alors que seule la théologie aurait les moyens de répondre au *pourquoi*. Au nom du ciel, que peut bien être une question pourquoi ? Les phrases qui commencent par « *pourquoi* » ne sont pas toutes valables : *pourquoi les licornes sont-elles creuses ?* Et certaines questions ne méritent tout simplement pas de réponse : *de quelle couleur est l'abstraction ? quelle est l'odeur de l'espoir ?* Ce n'est pas parce qu'une question peut être formulée dans une phrase grammaticalement correcte qu'elle a un sens ou qu'elle mérite de retenir notre attention et d'être prise au sérieux. Et même si c'est une vraie question, ce n'est pas parce que la science ne peut y répondre que la religion le peut.

Dawkins (suite)

- Peut-être y a-t-il des questions vraiment profondes et sensées qui échapperont toujours au domaine de la science. Peut-être la théorie quantique frappe-t-elle déjà à la porte de l'insondable. Mais si la science ne peut répondre à telle question fondamentale, qu'est-ce qui donne à penser que la religion puisse y répondre ? J'ai idée que ni l'astronome de Cambridge, ni celui d'Oxford ne croient vraiment que les théologiens ont compétence à répondre à des questions trop profondes pour la science. J'ai idée que ces deux astronomes se sont eux aussi efforcés d'être polis : les théologiens n'ont rien d'intéressant à dire sur rien ; jetons-leur un os à ronger, qu'ils se cassent les dents sur une ou deux questions auxquelles personne ne peut et ne pourra peut-être jamais répondre. À la différence de mes amis astronomes, je ne pense pas qu'il soit même nécessaire de leur donner un os à ronger. Reste encore à trouver une bonne raison pour supposer que la théologie (à la différence de l'histoire ou de la littérature bibliques) est le moins du monde un sujet d'étude. »
- Dawkins, R., *Pour en finir avec Dieu*, Robert Laffont, Paris, 2008 , pages 66 – 67.